

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 NOVEMBRE 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Causerie, par Z. Mayrand.—Carnet mondain.—Poésie : A Son Excellence, par J. Fleury.—Mgr Diomède Falconio.—La mort, par L'abbé Casimir.—Poésie : La cloche des morts.—Un souvenir aux morts, par L'abbé J.-M. Révial.—Curiosités de la nature, par Omnes.—Géologie, par Henri de Parville.—Poésie : L'automne, par Albert Lozeau.—Larmes et souvenirs, par L'abbé E. Machet.—Nos gravures.—Un souvenir de Mentana.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Théâtre Her Majesty.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES : Portrait de Son Excellence Mgr Diomède Falconio, délégué apostolique au Canada.—Une troupe de Boers en marche vers la frontière.—Vue de Durban (port Natal).—Chariot de provisions et de munitions conduit à la frontière par les Boers.—La réquisition des chevaux.—Portrait du président Kruger et Mme Kruger.—Carte de Natal, de Transvaal et de l'Orange.—Portrait du général Joubert.—Le club Shamrock, champion de la saison 1899.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

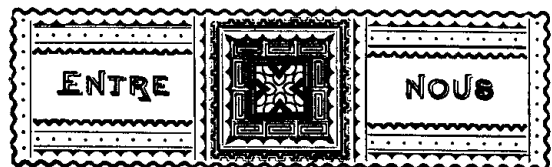
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 4 NOVEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.



Le professeur Rodolphe Falb est un grand savant !  
Le professeur Rodolphe Falb est un grand météorologiste, un grand prophète et un grand Autrichien !

Si le professeur Rodolphe Falb ne se trompe pas et ne nous trompe pas, aucun soldat du contingent canadien ne foulera de son pied léger le sentier de la guerre africaine.

Aucun Boer n'existera bientôt dans la petite république qui fait tant parler d'elle depuis quelque temps et le sol même du Transvaal sera réduit en vapeur.

La question de la paix parfaite sur toute la terre sera résolue pour toujours.

Les partis politiques disparaîtront ;

Les haines de races n'existeront plus ;

Le révérend Gorman ne dira plus de sottises ;

On ne parlera plus des scandales de la police, de la jument grise, de l'homme chanceux à la loterie, du vin de St-Michel, des vols de la banque Ville-Marie, du traître Dreyfus et autres sujets malsains.

Il n'y aura plus de journaux, pas même de MONDE ILLUSTRÉ, parce que rédacteurs, typographes, pressiers et lecteurs auront disparu ;

Les juifs (usuriers) de Montréal et de Québec, qui sont tous des chrétiens dans notre bon Canada—n'écorcheront plus leurs clients-victimes ;

Les propriétaires ne réclameront plus d'argent de leurs locataires ;

Il n'y aura plus de voleurs, d'avocats, de médecins et les dentistes ne feront plus de dentiers garantis pour cinq piastres.

Il n'y aura plus de curés, de juge, de militaire, de policeman, de pénitenciers, etc., etc.

Qu'est-ce donc qu'il restera ? Des anarchistes ?

Non, pas même d'anarchistes.

Il ne restera rien de la terre.

\* \* Il ne restera plus rien, car si le professeur Rodolphe Falb a raison, la fin du monde arrivera dans quelques jours, le 13 du mois de novembre, entre deux et cinq heures de l'après-midi, heure de l'Europe centrale, c'est-à-dire entre quatre et sept heures, heure de Montréal.

Cet effroyable événement est annoncé déjà depuis près de six mois, mais la légèreté de l'esprit humain est tellement incurable que personne ne semble s'en préoccuper et que les Anglais eux-mêmes, gens de tempérament très froid, continuent à envoyer des soldats au Cap, dans le but de tuer leurs frères en Jésus-Christ.

Un journaliste parisien,—ces Français rient de tout—prend la chose assez gaiement. "Allons, dit-il, c'est entendu, les jours de notre planète sont comptés. Il ne s'agit plus que de faire nos paquets et de ceindre nos reins pour le grand voyage. Le cataclysme final où s'abîmera notre globe se produira d'ailleurs avec une si foudroyante rapidité que nous mourrons sans douleur. C'est une consolation. Quant à la cause matérielle de la fin du monde, ce n'est autre chose qu'une comète, une pauvre comète égarée par ou ne sait quel malencontreux hasard dans cet infini qui tourmentait déjà Alfred de Musset. L'astre fatal, dans sa course folle, se dirige droit sur nous à une allure effrayante. Rien ne saurait plus l'arrêter. Un bruit inquiétant sur nos têtes, une grande masse à l'horizon céleste, un choc, une flamme, et le monde aura passé. De tout ce qui fait encore aujourd'hui notre orgueil, il ne restera rien, rien que peut-être, pendant quelques minutes, un arrière-goût de cendre dans la bouche des habitants d'une planète voisine."

Une humanité avertie en vaut deux et c'est le vrai moment de penser à nos fins dernières, de réparer les fautes commises et de mépriser les richesses du monde.

L'or ne devant plus être d'aucune utilité, je conseille à ceux qui en ont beaucoup de m'en passer une partie dans l'après-midi (avant quatre heures) du 13 courant. Inutile de leur dire ce que j'en ferai, puisque ne se privant pas et n'en ayant plus besoin, ils doivent être très indifférents à ce sujet.

\* \* Eh bien, disent beaucoup de gens, puisque la fin du monde va arriver, je sais bien comment je passerai la dernière journée, le dernier lundi que je verrai.

—Et comment ?

—Je me griserais, un lundi, c'est un peu permis, et je ne voudrais pas que l'on dise que Vanderbilt lui-même, malgré ses millions, puisse être plus gris que moi.

Ah ! ce n'est pas bien, cela, et pour déguster de ce moyen préparatoire à la mort ceux qui en auraient envie, je vais vous dire, par la plume de Léon Tolstoï,

ce que fut le premier distillateur, prédécesseur des Gooderham, des Molson, des Walker, etc., etc.

Un pauvre moujik (paysan) s'en fut aux champs pour labourer sans avoir déjeuné. Il emportait un croûton. Quand il eut retourné sa charrue, il cacha son croûton sous un buisson et étendit par dessus son caftan (manteau).

Le cheval s'était fatigué, le moujik avait faim. Le moujik détela le cheval et le laissa paître ; puis il s'approcha du caftan pour diner. Il souleva le caftan : pas de croûton. Il cherche, il cherche, il tourne son caftan : pas de croûton.

Le moujik s'étonne.

—Quelle chose étrange ! pensait-il. Je n'ai vu venir personne, et cependant quelqu'un m'a enlevé mon croûton !

Et c'était un diabolin qui, pendant que le moujik labourait, lui avait volé le croûton. Puis il s'était assis derrière le buisson pour écouter le moujik, comment il allait s'emporter et nommer le diable.

Le moujik n'était pas content.

—Bah ! qu'il dit. Je ne mourrai pas de faim. Celui qui me l'a pris en avait sans doute besoin : qu'il le mange à sa santé.

Et le moujik s'en fut au puits, but de l'eau, se reposa un moment, remit le cheval à la charrue et recommença de labourer.

Le diabolin était furieux de n'avoir pu jeter le moujik dans le péché. Il alla demander conseil au diable en chef. Il lui raconta comment il avait pris au moujik son croûton et comment le moujik au lieu de s'emporter, avait dit : "A sa santé !"

Le diable en chef se mit en colère :

—Puisque, dit-il, le moujik t'a roulé dans cette affaire, c'est que toi-même tu as manqué en cette affaire. Tu n'as pas su t'y prendre. Si, qu'il dit, on laisse les moujiks et aussi leurs babas nous braver ainsi, ce ne sera plus une vie... Cela ne peut pas se passer de la sorte : va donc, retourne chez ce moujik, et gagne ton croûton si tu veux le manger. Si, d'ici à trois ans, tu n'as pas vaincu ce moujik, je te plongerai dans l'eau bénite.

Le diabolin fut épouvanté.

Il revint en courant sur la terre et songea longtemps au moyen de réparer sa faute. Il réfléchissait, il réfléchissait, le diabolin ; et finit par trouver.

Il prit la forme d'un brave homme et entra au service du moujik. Prévoyant que l'été serait sec, il persuada à son maître de semer le blé dans les terres arécageuses.

Chez tous les autres moujiks le blé fut brûlé par le soleil ; chez le pauvre moujik tout poussa haut et dru ; il eut à manger jusqu'à la moisson suivante, et il lui resta encore beaucoup de pain.

Cet été là, le serviteur persuada le moujik de semer le blé sur les hauteurs ; et justement l'année fut pluvieuse.

Chez les autres, le blé versa, pourrit, les épis ne mûrirent point ; tandis que le moujik récolta, sur les hauteurs, un blé admirable. Et il eut tant de blé en surplus, qu'il ne savait qu'en faire.

Alors le serviteur apprit au moujik à en faire de la vodka, se mit à la faire lui-même et à la faire boire aux autres.

Alors le diabolin alla trouver le diable en chef, en se vantant d'avoir gagné son croûton : le diable en chef voulut s'en assurer.

Il vint chez le moujik et vit que le moujik, ayant invité les notables, leur donnait à tous de la vodka. C'était la patronne elle-même qui servait à boire ; mais, comme elle passait près de la table, elle s'accrocha à l'angle et renversa son verre.

Le moujik s'emporta, gronda sa femme.

—Vois-tu, qu'il dit, cette sottise de tous les diables ! Est-ce de l'eau de vaisselle pour la renverser de la sorte par terre ?

Le diabolin poussa du coude le diable en chef :

—Remarque donc ce qu'il dit. Nous verrons s'il ne regretterait plus son croûton maintenant.

Alors, après avoir grondé sa femme, le moujik voulut servir lui-même, et l'on trinqua à la ronde. Survint un pauvre moujik que l'on n'attendait pas. Il salua et s'assit. En voyant les autres boire de la vodka, il eût voulu, lui aussi, en boire un peu pour se reconforter. Il restait là, le pauvre moujik, avalant tout le temps sa salive. Le maître refusa de le faire boire ; il ne faisait que grommeler :

—Est-ce que j'en ai fait assez pour en donner à tout venant ?

Cela aussi plut au diable en chef. Et le diabolin s'enorgueillissant :

—Ce n'est pas encore tout ; attends la suite.

Les riches moujiks, et le maître avec eux, ayant bu leur vodka, se flattaient maintenant les uns les autres, se prodiguaient force louanges : et leurs paroles étaient mielleuses.

Il écoutait, il écoutait, le diable en chef, et félicitait le diabolin :

—Si, qu'il dit, rendus hypocrites par ce breuvage, ils se trompent mutuellement alors nous les aurons tous dans la main.